



Cinéma

Les vérités de « Loin du Vietnam »

Claude Glayman

Certains hochent la tête et font la fine bouche, « Loin du Vietnam » les déçoit. Leur pureté est exigeante, leur attente cinématographique trompée ; dieu sait quelles ambiguïtés se dissimulent derrière cette hauteur. Et quelles incompréhensions, car rarement titre n'a été si beau en même temps que si vrai. Signification qui indique que nous, nous sommes loin du Vietnam, trop loin. Ce film a la franchise de le reconnaître, et avec la même sincérité qui n'exclut pas le maniérisme, - il tente et parvient à nous rapprocher du Vietnam. Le lui reprocher c'est ou bien ne rien saisir de son intention, ou bien prétendre à plus que la réalité ne l'autorise, ou bien tout bonnement se sentir visé comme un vulgaire modéré par une dénonciation sans appel de l'agression américaine.

Car qui pourrait prétendre qu'il n'a rien ressenti aux extraordinaires séquences de Joris Ivens filmant Harci sous l'alerte aérienne ; ou bien au très poignant passage de Michèle Ray accompagnant de sa voix retenue les images de la patrouille sud-coréenne, du contrôle des péniches, des paysans parqués dans les camps de regroupement. Certes ce « donner à voir » vietnamien est rare, trop rare, mais c'est que nous sommes loin du Vietnam. Et les élucubrations de Bernard Fresson (dans la passionnante séquence d'Alain Resnais) ou de Jean-Luc Godard, avec tout ce qu'elles ont d'exaspérant, d'intellectuel, d'esthétique et de publicitaire abordent bien pourtant le nœud du problème.

Ce problème n'est autre qu'une certaine opposition du monde riche au monde pauvre. De ce point de vue les parties consacrées aux manifestations américaines pour ou contre la guerre, sans doute trop longues par rapport à l'économie générale du film, illustrent du dedans le mal de notre société. Il faut avoir vu ces incroyables kermesses (William Klein) au pied des gratte-ciel où se mêlent toutes les catégories politiques, religieuses, protestataires qui surgissent comme autant de variétés exotiques mais *significatives* de la même

psychose. Le défi américain, le fameux défi américain, le voilà ici mis en question sinon en échec par la fantastique persévérance des Vietnamiens, repercutée dans le grand corps américain. Persévérance qui oppose la longue marche à l'immédiateté de la technique, que les porte-avions géants filmés par Lelouch ne ploient pas, que Fidel Castro, à deux pas de nous, explique dans toute sa simplicité. Le suicide du quaker américain comme on le comprend ensuite. La société américaine se voit par les yeux du Vietnam comme la société française se voit dans ceux des ouvriers portugais du très beau « O' Salto » de Christian de Chalonge. Au demeurant le montage même du film (dû à Chris Marker), sa progression, ses volutes m'ont paru suivre une logique, celle qui s'efforce de saisir un combat dont la durée défie la patience de *l'impérialisme* comme *celle de l'intellectuel de gauche*. Finalement, ce film va loin au cœur de notre malaise. C'est là sa profonde valeur. Usant des stéréotypes, des mythes, des techniques, des gadgets de notre univers, il tourne autour du Vietnam comme autour d'une question à laquelle nous ne répondons jamais.

Serait-ce une diversion à l'écart de la politique ? Oui, dans une certaine mesure, mais dans la mesure même où ce film est le produit collectif d'hommes qui appréhendent le monde *au-delà ou avant le politique*. Le constat est implacable, mais il se hisse d'emblée au niveau des rapports de civilisation. La leçon de « Loin du Vietnam » se situe à cette dimension, elle mérite qu'on l'honore avec la même humilité dont elle fait sans cesse preuve sans tricher, face au Vietnam, face au martyr de son peuple, face à sa victoire !

N.B. — Pour mieux comprendre les réactions américaines, il faut lire l'anthologie des poètes américains contre la guerre du Vietnam que vient de publier Albin Michel (185 p., au prix modique de 9,25 F).